

L'homme flambé

Maudite poutine de Karl Lemieux

Gérard Grugeau

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2016). Compte rendu de [L'homme flambé / *Maudite poutine* de Karl Lemieux]. *24 images*, (180), 61–61.

Maudite poutine *de Karl Lemieux*

L'HOMME FLAMBÉ

par **Gérard Grugeau**

Le romancier aujourd'hui disparu Hector Bianciotti avait coutume de dire que l'art de la littérature est de dire les choses sans les nommer. C'est un peu ce que l'on ressent devant le premier long métrage de Karl Lemieux, cofondateur du collectif Double Négatif et auteur de plusieurs courts expérimentaux qui ont marqué notre paysage (*Motion of Light, Passage, Mamori*). Bref, on sent dans *Maudite poutine*, une volonté assumée de raconter autrement et d'envisager le cinéma avant tout comme une matière sensible qui se sculpte à l'envi. Notamment, une façon de faire naître un état d'engourdissement proche parfois de l'hypnose. Tourné en 16 mm dans un noir et blanc somptueux, le film est ça et plus encore, soit une plongée envoûtante dans un magma sensoriel de sonorités et de textures d'images qui frictionnent à la frontière du visible et de l'invisible, donnant à la fiction une profondeur inusitée, et créant comme une déchirure dans le réel, à l'image du drame qui prend feu sous nos yeux.

D'emblée, comme pour marquer son terreau d'origine avec ces effets de clignotement et un son qui creuse, *Maudite Poutine* flirte avec l'esthétique d'un cinéma structurel, réfractaire à toute narration classique, qui cherche à déstabiliser la vision. Pourtant, le film va déployer un fil narratif, certes ténu mais soucieux de la figure humaine. Un fil qui va s'attacher à la destinée de deux frères, Vincent (Jean-Simon Leduc, un nouveau venu qui crève l'écran) et Michel (émouvant Martin Dubreuil), qui s'étaient perdus de vue et qui, à l'occasion de leurs retrouvailles, devront se sortir d'un sombre engrenage pour survivre à une histoire de vol de came et de vengeance du crime organisé. Situé près de Kingsley Falls, le film prend ainsi des allures de western rural sur fond de faits divers sordides et de paysages industriels anxiogènes où se côtoient le monde impitoyable des motards et une jeunesse désœuvrée. Entre le village et ces lieux à l'architecture oppressante, dont l'usine où travaille Vincent, le récit multiplie les déplacements au gré des routes de campagne, que la caméra emprunte maintes fois dans le sillage des personnages alors que la nature défile, griffée par les nappes musicales aux intensités variables d'une bande sonore aussi flottante que tonitruante.

Omniprésente, la musique l'est (Vincent prépare une démo avec son groupe pour percer dans le milieu); et elle se veut un personnage à part entière, le sas obligé au travers duquel le récit ouvre, se délite, se déconstruit, pour induire une expérience hallucinée du sensible et entraîner le spectateur dans une coulée indomptée qui happe son regard et intensifie les sensations. Au détour des plans, l'abstraction rode parfois entre ombre et lumière, motifs planants ou convulsifs. Et c'est dans ces saillies intermittentes que *Maudite poutine* se charge d'une puissance d'expression



hypnotique. Karl Lemieux est un chercheur de formes, doublé d'un grand sculpteur d'ambiances, et il sait faire trembler la matière, faire vaciller la fiction. On pense notamment au David Lynch de *Lost Highway*, ou à « la météorologie fragile » d'un Philippe Grandrieux, mais les racines du film (voir le titre) sont bel et bien d'ici, ancrées dans une culture underground locale pétrie de tous les métissages. Sans doute aussi parce que le cinéaste, originaire de la région, se nourrit au passage du territoire de son enfance et des folles rumeurs qui y circulaient.

Pour ce qui est de la narration, toute laconique qu'elle soit avec ses ellipses et ses dialogues lacunaires, elle trouve son chemin vers l'affect en privilégiant la pudeur pour approcher cette relation d'amour entre deux frères. Par les atmosphères créées et la seule présence des comédiens, un réel sentiment d'empathie prend corps face à un monde interlope incarné par un Robin Aubert des plus convaincants. En bout de ligne, l'humiliation viendra à bout d'une fragilité masculine difficilement conciliable avec cet univers viril à la violence barbare. Davantage traité dans sa dimension plastique que psychologique, ce qui est à mettre au crédit du cinéaste, le récit trouvera son point d'acmé lors d'une séquence en flash-back où le feu aura raison des inconsolables de ce monde. Réunissant les deux frères par-delà la mort, Karl Lemieux sait donner à cette séquence toute la force dramatique nécessaire aux terrifiantes tragédies du quotidien. Il faudra au final l'envol des oies blanches dans le ciel tourmenté au bord du fleuve pour que celui qui reste trouve à atténuer sa douleur, pour que la lumière emporte la suie. **24**

Québec 2016. Ré. : Karl Lemieux. Scé. : Karl Lemieux, Marie-Douce St-Jacques. Ph. : Mathieu Laverdière. Mont. : Marc Boucrot. Son : Stéphane de Oliveira, Olivier Calvert, Hans Laitres. Int. : Jean-Simon Leduc, Martin Dubreuil, Francis La Haye, Robin Aubert, Marie Brassard. Noir et Blanc. 16 mm. Dist. : FunFilm Distribution.